

« Sans imaginaire, pas d'humanité ! »

Elle est une légende vivante de la danse. Alors que **Carolyn Carlson** présente une nouvelle création et s'apprête à donner une masterclass sur son travail pour les dix ans de Numeridanse, rencontre avec une chorégraphe pour qui l'imagination est depuis longtemps au pouvoir.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS HAHN



Carolyn Carlson, vous venez de créer *The Tree*, telle une suite logique à *Seeds*, pièce tous publics qui invitait déjà à la réflexion sur notre rapport à la nature. Dans cette nouvelle création, l'arbre cesse de cacher la forêt et irrigue toute votre pensée. Un manifeste écologiste ?

Moi et ma compagnie, nous sommes des faiseurs d'images, en particulier dans *The Tree*, où la nature est au centre. Avec ses images d'arbres et de feu, cette pièce est un poème fragmentaire par lequel j'aimerais rendre quelque chose de mes souvenirs et évoquer notre coexistence avec la nature. La matière vient aussi des *Fragments d'une poétique du feu* de Gaston Bachelard, où il dit que les arbres sont le feu, que le feu est l'imagination et qu'une flamme blanche est une flamme qui pointe vers le cosmos. C'est ce qui m'a donné l'idée des costumes blancs des femmes – elles sont comme d'antiques chamanes dans la forêt. J'adore les livres de Bachelard parce que chaque section contient des poèmes et je me suis nourrie de ces images métaphoriques où les éléments et les hommes se mettent à interagir.

Les arbres sont ici présents en sculpture, comme troncs coupés pour usage industriel et par des photos où ils semblent se dérober à notre regard. Sans parler des toiles peintes par Gao Xinjiang, prix Nobel de littérature mais aussi artiste peintre.

Gao Xinjiang m'a vendu une sélection de tableaux choisis spécialement pour moi. Je lui ai demandé des suggestions pour le travail sur *The Tree* et il a répondu : Avec mes œuvres, tu fais ce que tu veux ! Par ailleurs, ses tableaux pour la pièce représentent aussi des lunes et la fonte des glaciers. Ensuite, beaucoup de livres ont nourri la pièce. Par exemple, *L'arbre-monde* de Richard Powers qui raconte l'humanité du point de vue des arbres. La critique disait que c'était un livre sombre. Je pense que c'est un réveil. Toute la compagnie a lu ce roman indispensable. J'ai aussi donné des poèmes aux danseurs et chacun a parlé de son enfance, de son expérience de la nature.

Avez-vous une méthode de création, une voie privilégiée vers un nouveau « poème visuel », comme vous appelez vos pièces ?

Ma méthode, ce sont mes danseurs dont certains travaillent avec moi depuis quinze ans ou plus. Avec eux je n'ai pas besoin de grands discours. Nous travaillons à partir de nos souvenirs et les corps sont à l'écoute de leur mémoire. Aussi, nous avons trouvé beaucoup de choses par coïncidence. Par exemple, un jour Yutaka Nakata soulève un ventilateur en direction de son visage et ça lui ébouriffe les cheveux. Et je lui demande de pousser un cri. Cette image est venue

comme ça. Et Céline Maufroid a amené une petite cheminée qui a la forme d'un téléviseur. Je l'ai mise sur scène et les trois hommes la regardent simplement. Cette scène rejoint Gaston Bachelard qui dit que le feu est aussi une surface de réflexion, une entrée vers le rêve. On retrouve là aussi l'idée de la force de l'immobilité. Une image fixe peut même être l'apothéose d'une pièce de danse ! Ce ne sont que deux exemples d'imprévu, mais dès qu'on accepte la coïncidence, ses effets ne sont plus accidentels. Ils deviennent une nécessité et grâce à eux, on voit sa créativité s'épanouir. Le jour où l'imagination disparaîtra, l'humanité s'éteindra ! Un des plus beaux retours m'est venu d'une spectatrice qui a dit : « Je n'ai strictement rien compris, mais je suis heureuse car ça m'a ouvert plein d'univers. »

À plus de soixante-dix ans, vous êtes calligraphe, dessinatrice, peintre, écrivaine et poète, sans oublier la danse !

C'est vrai. Le jour où je ne pourrai plus danser, j'aurai simplement plus de temps pour écrire, peindre, exposer... Pendant les confinements, quand il était impossible de répéter en studio avec la compagnie, j'ai écrit une centaine de textes et réalisé beaucoup de dessins pour *The Tree*. Aujourd'hui je travaille, entre autres projets passionnants, sur un nouvel ouvrage de poésie, commandé par Actes Sud.

Où et comment peignez-vous ?

Dans un atelier que je loue dans le XX^e arrondissement de Paris, un espace avec une grande cave où je peux faire ce que je veux. Je peins beaucoup au sol, sur une énorme bâche en plastique, surtout le weekend quand je suis libre.

Vous êtes née américaine, mais vos origines familiales sont finlandaises. Aujourd'hui vous vivez à Paris où vous êtes membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis décembre 2020. Quel regard portez-vous sur ce voyage ?

J'ai grandi en Californie, près de l'océan Pacifique. Ma grand-mère, qui était Finlandaise, a émigré vers 1915 pour fuir la domination russe. Mes grands-parents sont d'abord allés vivre dans le Michigan qui avec ses lacs et forêts, ressemble beaucoup à la Finlande qui est le pays des dix mille lacs. Je porte cet héritage en moi. Ensuite, nous vivions en Californie où ils avaient une maison près du Clear Lake, avec un sauna. Enfant, je courrais nue pour me rafraîchir dans le lac. Quand je suis allée vivre à New York, je suis devenue une vraie citadine. Si je suis venue en France par la suite, ce n'est évidemment pas un hasard. Seul en Europe mon art pouvait s'exprimer. L'amour et le soutien du public en France, en Italie et ailleurs m'ont portée et c'était d'une importance primordiale. J'ai fait

THE TREE
Carolyn Carlson.
Du 15 au 18 novembre 2021,
Maison de la danse de Lyon.
À noter que Carolyn Carlson
donnera aussi une Master
Class mardi 16 novembre
à 14h30 à l'occasion des
10 ans de numeridanse.
Le 21 novembre,
Quai 9, Lanester.
Le 27 novembre,
Théâtre Torsky, Marseille.

partie de la mouvance flower power, et aujourd'hui je suis du côté des racines qui font les fleurs. En ces temps qui sont les nôtres, mon travail défend l'amour qui guérit.

Que représentent les racines pour vous ?

Elles sont l'origine de la nature. Pendant les années hippies, nous portions des fleurs dans nos cheveux. Aujourd'hui, il nous faut aller aux origines des choses. La racine est une métaphore pour creuser plus profondément en nous-mêmes et nos sensibilités qui créent les œuvres d'art. C'est la clé pour trouver les impulsions de créativité qui émergent de nos dimensions enfouies et irriguées par le temps. Si je viens effectivement des années hippies, je suis aujourd'hui une poétesse visuelle de la danse qui souhaite offrir, par la liberté d'imaginer, des images qui peuvent atteindre une perception profonde.

« J'ai fait partie du Flower Power, et aujourd'hui je suis du côté des racines qui font les fleurs »

Alors, parlons aussi de vos racines culturelles. De quelle manière l'héritage finnois était-il présent dans votre famille, pendant votre enfance aux États-Unis ?

Il y avait bien sûr la langue et tous les souvenirs de la Finlande, sans cesse évoqués par mes grands-parents. La musique était importante pour nous et j'ai grandi avec les œuvres de Jean Sibelius, le compositeur emblématique du pays. Mais avant tout, nous avons le Kalevala, l'épopée nationale que les Finlandais transmettaient oralement jusqu'au XIX^e siècle. La première publication écrite date de 1835 et on la doit à Elias Lönnrot qui était médecin et philologue. Depuis, il a aussi été traduit en français. Le Kalevala, c'est de la poésie chantée, écrite en strophes de 5,7 et 9 vers – 23.000 vers au total – et ma propre grand-mère en chantait certaines parties. Avant



de quitter la Finlande, elle était par ailleurs une chanteuse-pleureuse professionnelle qui chantait dans les mariages et les enterrements. Cet art était très présent en Scandinavie.

On sait que l'épopée du Kalevala a largement inspiré J.R.R. Tolkien pour l'écriture du Seigneur des anneaux. Comment a-t-elle contribué à *The Tree* ?

Le lien passe par le rapport à la nature, par les vibrations. Il s'agit de parler aux arbres. Selon la cosmogonie nordique, le monde a été créé sous un arbre et toute la vie est descendue de cet arbre. Mais au-delà de ce lien, il y a toujours un rapport à la nature dans mes pièces. Je travaille avec des anges qui vivent dans les arbres (elle rit), contrairement à Pina Bausch que j'enviais pour sa capacité à travailler avec des gens réels.

Vous travaillez depuis longtemps avec Juha Marsalo, un Finlandais pur jus et donc une sorte de compatriote spirituel. Quel est son rôle dans la compagnie ?

En effet, il est généralement le personnage principal de mes pièces. Dans *The Tree*, il porte le mégaphone qui en est le symbole central, évoquant à la fois un grand silence, la contestation et le fait de parler à des gens qui ne veulent pas entendre. Lui et Constantine Baecher sont les diables. Ils sont nos danseurs les plus fous, avec Sara Simeoni. Mais chacun d'entre eux possède un don particulier. Et comme je les connais très bien, il m'est facile de les employer exactement selon leurs qualités personnelles. Ils ont tous plus de quarante ans, sauf Constantine Baecher, notre benjamine qui a trente-sept ans (rires). Ils ont donc tous une belle maturité. Je n'ai par ailleurs pas engagé de danseurs nouveaux puisque *The Tree* pourrait être ma dernière pièce. C'est agréable de faire sa « dernière pièce », bien que j'espère qu'il y en aura d'autres.